

LA CLINIQUE LACANIENNE, N° 27. POURQUOI LA GUERRE ?

Monique Lauret

ERES | « *Figures de la psychanalyse* »

2017/1 n° 33 | pages 193 à 198

ISSN 1623-3883

ISBN 9782749255316

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2017-1-page-193.htm>

Pour citer cet article :

Monique Lauret, « La clinique lacanienne, n° 27. Pourquoi la guerre ? », *Figures de la psychanalyse* 2017/1 (n° 33), p. 193-198.

DOI 10.3917/fp.033.0193

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La clinique lacanienne, n° 27

Pourquoi la guerre ?

• **Monique Lauret** •

Dans le contexte des attentats de cette violente année 2015 et en écho à l'échange entre Einstein et Freud dans les années 1930, ce numéro spécial de *La clinique lacanienne*¹ propose de poser à nouveau la question « Pourquoi la guerre ? ». L'idée de réagir dans l'urgence aux attentats du 13 novembre a donné lieu à la mise en place rapide de ce numéro, coordonné par Gérard Pommier et Christian Hoffmann et publié en avril 2016. Ce qui frappe d'emblée dans ce recueil d'articles collectés individuellement auprès de plusieurs psychanalystes d'écoles et de pays différents, c'est que tous les auteurs semblent s'élever d'une même voix, depuis un travail effectué en coïncidence de pensée, pour dénoncer ce qui dysfonctionne dans notre société contemporaine occidentale, cette « civilisation de la haine », annonçait déjà Lacan dans les années 1960 dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*. Cet ouvrage collectif montre la puissance de la communauté analytique quand elle

fait œuvre et pensée communes et peut s'engager au service de la cité. Pouvoir penser notre civilisation pour qu'elle ne devienne pas au XXI^e siècle celle de la « dévastation », tel est le projet ambitieux de cet ouvrage, dans le vœu qu'il puisse servir d'outil et de compréhension à nos concitoyens, juristes, économistes et politiques.

L'œuvre freudienne a tendu une réflexion entre deux points fondamentaux : le meurtre du père, ce grand mythe œdipien à l'origine du développement de la culture, et l'instinct de mort ancré au plus profond de l'homme ; instinct ou plutôt pulsion de mort qui a eu du mal à être acceptée par la communauté analytique de l'époque. En 1933, au moment de l'avènement au pouvoir du Reichstag, est publié à la Société des Nations, en trois langues, l'échange entre Freud et Einstein intitulé *Pourquoi la guerre ?* Cet échange avait eu lieu à la demande d'Einstein qui pensait pouvoir,

1. *La clinique lacanienne*, n° 27, « Pourquoi la guerre ? », éres, 2016.

par la pensée, prévenir la Seconde Guerre mondiale. La version allemande sera censurée. Ce titre a été repris par les rédacteurs en hommage à ces deux penseurs afin de tenter, à la suite de l'effraction de ce réel, de penser notre époque et l'irruption de cette « terreur » dans la civilisation. « Terreur » : ce mot lourdement connoté dans l'histoire française, ce mot néfaste, chargé de Surmoi, vient faire symptôme² : il justifie la mise en place de formes inédites de contrôle, de surveillance des citoyens, par l'émergence d'un État hyper-sécuritaire ; il cautionne la généralisation de la peur, la compulsion imaginaire à se faire peur mutuellement, peur alimentée par les médias qui participent du décervelage contemporain, suscitent la prolifération de fantasmes d'anéantissement et vont jusqu'à légitimer parfois le meurtre à l'aveugle de ceux qui menacent les acquis de la civilisation, dans un retour à un mode de fonctionnement archaïque.

L'apport freudien, développé depuis la fin du XIX^e siècle, à la suite des deux grandes mutations de l'histoire : la sécularisation de l'État et l'apparition de la mort de Dieu, aurait pu – et c'était le vœu de Freud –, apporter des lumières décisives à l'homme de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle, de façon qu'il puisse construire une paix durable : la « Paix perpétuelle », selon Kant, un impératif de Raison politique pour Paul-Laurent Assoun³. Mais Freud va réviser

cette lecture des rapports entre guerre et paix à la suite de la Première Guerre mondiale et des traumatismes et névroses de guerre auquel il a dû faire face. Freud aussi bien que Lacan ont accompagné du mouvement de leur pensée les mutations sociales de leur époque. Depuis les années 1980, ces mutations semblent s'accélérer avec les transformations de la famille, l'émergence du sujet de la science et aujourd'hui du sujet digital, et le retour en force du religieux qui provoque un véritable séisme. Nous ne sommes pas au rendez-vous, dit Moustapha Safouan dans son dernier livre *La civilisation post-œdipienne, Désir et finitude*. Nous ne sommes pas au rendez-vous de ce qu'auraient pu apporter la connaissance, la raison, l'assomption de la division subjective.

De cet ouvrage collectif se dégagent trois axes, qui recourent plusieurs questions de notre actualité : celui de l'histoire et de la politique, celui de la science et celui de l'extrémisme islamiste qui fait aujourd'hui symptôme.

Le fil de l'histoire et de la politique

Chaque génération renouvelle ses prétextes à laisser œuvrer la pulsion de mort, dit Gérard Pommier⁴. Des prétextes économiques et politiques sont avancés, aujourd'hui plus encore qu'hier, pour pousser au pire au nom d'un père divin,

2. M. David, « Nous sommes atterrés, d'autres sont au paradis d'Allah », *La clinique lacanienne*, n° 27, op. cit., p. 141-150.

3. P.-L. Assoun, « Pulsions de destruction et mort en acte. Clinique du sujet en guerre », *ibid.*, p. 85-109.

4. G. Pommier, « À la guerre comme à la guerre », *ibid.*, p. 169-181.

et la nouveauté de la violence d'aujourd'hui nous oblige à reconsidérer nos modes de pensée. La violence, déchaînée au niveau de la planète, atteint des sommets d'intensité et d'imprévisibilité jamais égalés auparavant. Cette violence, qui produisait du sacré pour René Girard⁵, aujourd'hui ne produit plus rien qu'elle-même⁶, dans une « montée aux extrêmes » qui a détruit le Moyen-Orient et qui menace maintenant le monde. Comme s'il fallait que le Moyen-Orient soit livré à une guerre sans fin, remarque Gérard Pommier, qui dénonce les politiques occidentales dans leur soutien à certains régimes religieux, lesquels fonctionnent de manière sectaire et attaquent les régimes laïques, alimentant ainsi le feu de la haine.

En même temps, en cette aube du XXI^e siècle, de nouvelles figures de l'exode se dessinent, de nouvelles dynamiques circulatoires apparaissent sous l'effet du commerce, ou du fait des guerres, des désastres écologiques et des transferts culturels de toute sorte. Dans ces reconfigurations, l'Europe et les États-Unis restent des points de fixation majeurs des multitudes en mouvement. Christian Hoffmann⁷ s'appuie sur les travaux de F. Gros pour dire que cette guerre, qui n'est plus bordée par la politique, le

droit et l'éthique, nous oblige à penser cet « illimité ». F. Gros, en effet, propose le concept de « guerre diffuse⁸ », qui peut frapper n'importe qui, n'importe où et n'importe quand, ce nouveau paradigme permettant de la distinguer des formes de guerre jusqu'ici connues, comme la guerre classique, la guerre totale ou la guerre civile. La guerre classique permettait de soulager le sujet de ses symptômes par le déchaînement et la décharge de la violence pulsionnelle, avait remarqué Lacan dans son texte de 1947, « La psychiatrie anglaise et la guerre⁹ ». Elle offrait aussi la possibilité de judiciaireiser la violence. La guerre diffuse, elle, s'impose comme hantise permanente. Elle tente de saper ces trois axes de la politique, du droit et de l'éthique, sur lesquels la communauté peut s'appuyer pour organiser un vivre ensemble. Freud nous a fait remarquer, dans son échange avec Einstein, que, si le droit est issu de la violence, la communauté est régie par cette maxime : « L'union fait la force. » Aucune société n'est possible sans la force liante de la parole et du langage. Cependant, la paix contient la guerre dans son fondement, rappelle Alain Vanier¹⁰. La dictature de la raison rêvée par Freud n'est pas non plus sans danger. La violence a dépossédé, ou

5. R. Girard, *Achever Clausewitz*, Carnets Nord, 2007.

6. M. Lauret, « L'Occident au pied du mur », *La clinique lacanienne*, n° 27, *op. cit.*, p. 151-157.

7. C. Hoffmann, « Le dédoublement de la fonction guerrière », *ibid.*, p. 9-17.

8. F. Gros, « La guerre diffuse », *ibid.*, p. 21.

9. J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

10. A. Vanier, « Droit et violence, Freud et Benjamin », *La clinique lacanienne*, n° 27, *op. cit.*, p. 24.

féminisé, comme le dit G. Pommier, le vaincu, et c'est cela qui sous-tend tout enjeu de pouvoir, que celui-ci s'exerce sur le peuple ou sur les femmes. Sur cette base de violence plus ou moins policée, se crée la communauté, organisée par la contrainte et dont la cohésion est assurée par des phénomènes d'identification perçus comme des sentiments. Mais cette stabilité est toujours menacée, la paix est la continuation d'une violence qui s'exprime autrement. Walter Benjamin avait distingué la violence légitime, dont relève par exemple la grève, et la violence qui ne l'est pas.

Joël Birman¹¹ reprend le fil historique de l'Occident depuis la fin de la guerre froide, avec la dissolution de l'union Soviétique et la chute du mur de Berlin – moment de grand enthousiasme pour les jeunes que nous étions, dans lequel l'Occident pouvait se concevoir dans un nouveau palier de civilisation, ouvrant sur une fin possible des guerres et caressant le fantasme naissant d'un marché qui se développerait à l'infini. Les échanges commerciaux moduleraient dorénavant les relations entre les nations. Le nouvel ordre mondial, établi avec les Accords de Washington en 1990, allait être défini par la conjonction entre le néolibéralisme et les nouveaux stades de la mondialisation, entérinant la politique élaborée par Margaret Thatcher en Angleterre et Ronald Reagan aux États-Unis dès

la fin des années 1970. Certains théoriciens, héritiers de Hegel, avaient même annoncé la *fin de l'histoire*¹², avec un développement planétaire géré par les États-Unis alliés aux autres puissances, dans le sens d'une expansion du marché à l'échelle planétaire. Or l'histoire en a décidé autrement, avec la première guerre qui éclate en Irak en 1991 et la suite que l'on sait. Nous avons franchi un nouveau palier dans l'histoire, dit Huntington¹³ dans les années 1990, dont la trajectoire s'est trouvée infléchie sous l'impact du « choc de civilisations ».

Le fil de la science

Le travail de Roland Gori nous rappelle que le nouage entre éduquer, soigner et gouverner, ces trois métiers déclarés « impossibles » par Freud à la veille du naufrage dans la barbarie hitlérienne, met au jour l'existence d'une dimension politique propre à l'Occident, liée à ce qualificatif. Faust est la fiction suprême de cette dimension d'« impossible », qui se révèle comme une révolte contre Dieu. En se substituant à Dieu, les sciences et la technique copulent avec le Diable, qui, vêtu des oripeaux de la science du XIX^e siècle, « offre en échange de l'âme humaine le corps éternel et mécanique que la technique est en passe d'offrir dans la vie moderne¹⁴ », une « chair artificielle ».

11. J. Birman, « La problématique de la guerre dans le discours freudien », *ibid.*, p. 111-125.

12. F. Fukuyama, *La fin de l'histoire et du dernier homme*, Paris, Champs Flammarion, 1992.

13. S. Huntington, *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1996.

14. R. Gori, « Fragments de *L'individu ingouvernable* », *La clinique lacanienne*, n° 27, *op. cit.*, p. 49-63.

La capacité d'altérer l'espèce humaine va s'accroître. Une transformation dans les représentations scientifiques de l'humain est largement en cours. Nous nous devons de bien maintenir la distinction entre science et technique et résister à la production marchande d'êtres vivants identiques ou transformés. Ces mutations accélérées sont dues à l'usage capitaliste des techniques pris dans un emballement maniaque largement à l'œuvre, dans une *Verwertung*, une forclusion déjà dénoncée par Lacan. Avec le triomphe d'une société entièrement régie par la technique, nous dit Roland Gori, le gouvernement de l'individu sera enfin rendu possible par sa *disparition*, ou son effacement au profit de machines interconnectées. Il s'agit d'un véritable « totalitarisme de la technique » dans la recomposition des métiers et la prolétarianisation généralisée de l'existence humaine. La normalisation technique de l'humain est en marche et son système totalitaire s'impose tous les jours davantage, il est la nouvelle langue du pouvoir, dénommée par Roland Gori comme langue des *techno-fascismes*, qui menacent notre avenir et nous poussent insidieusement à renoncer à la sagesse, celle qui consiste à préserver notre capacité de pensée et de discernement, notre vie psychique dans ce qu'elle a de plus intime. Une dimension de délire a accompagné la science depuis ses débuts, qui alimente des fantasmes et un imaginaire de toute-puissance, de contrôle de l'homme par l'homme – fantasmes

qui se retrouvent dans une idéologie actuellement en essor aux États-Unis, le « transhumanisme ».

Le fil de l'extrémisme islamiste

L'islamisme comme « devoir de pensée » est ce que nous propose Marie-Jean Sauret¹⁵. Convoquer la logique néolibérale pour rendre compte du terrorisme ne signifie pas dédouaner les auteurs de la responsabilité de leurs actes, auteurs actifs de la destruction. Mais ce que l'on peut constater c'est que l'expansion accélérée de la raison algorithmique de l'ère technique et digitale s'accompagne de la montée des raisonnements de type mytho-religieux et de l'inflation du nombre de sectes. La radicalisation islamique prend la dimension aujourd'hui d'une véritable épidémie, dont Fethi Benslama analyse les ressorts subjectifs¹⁶. Elle n'est plus spécifique aux classes populaires et à la banlieue, on assiste à une extension du phénomène à la classe moyenne et à une augmentation de la proportion des femmes – de l'ordre de 30 %. Les processus de ségrégation mis en cause par Markos Zafiroopoulos¹⁷, liés à notre *malaise social*, aboutissent à une pathologie de l'Idéal et du Surmoi, ce qui crée ces dérives de l'acte que représentent les troubles du comportement alimentaire, les addictions diverses et ce virage de l'acte terroriste chez l'individu malade de son Surmoi, porteur d'un « Surmoi de poche », comme dit

15. M.-J. Sauret, « Islamisme, un devoir de pensée », *ibid.*, p. 65-84.

16. F. Benslama, « Subjectivité et politique de la radicalisation », *ibid.*, p. 183-198.

17. M. Zafiroopoulos, « La ségrégation et la manie de la terreur », *ibid.*, p. 127-139.

Marie-Jean Sauret, en guise d'éthique, vendu en kit sur Internet, ce vecteur possible de haine et d'intériorisation du fascisme. Fethi Benslama avance le terme de « Surmusulman ». Le djihadiste adhère à une croyance collective très large, celle du *mythe identitaire de l'islamisme*, actuellement dans un dérèglement suicidaire. L'offre radicale s'appuie sur les impasses de la traversée de l'adolescence dont elle se saisit, sur cet âge de la vie avide d'idéaux, qui aspire à s'appartenir en se réinventant, dans un remaniement de l'identité. Elle fait miroiter un horizon mêlé d'idéal et de romantisme d'un Orient mystérieux. Elle crée une demande dans un état de fragilité identitaire qu'elle transforme en puissante armure.

Conclusion

Nous avons les moyens techniques de nous exterminer jusqu'au dernier, avait constaté Freud, ce qui alimente aujourd'hui le fantasme de certains d'une fin apocalyptique du monde, d'une purification totale par disparition du monde et avènement du règne de l'autre monde, que décrit Fethi Benslama dans le projet des djihadistes. Une apocalypse certes mélancolique mais sans même une jouissance anticipée de la victoire définitive de l'Islam. « Ce délire du ciel ne peut exister sans un désespoir de la terre et des hommes », nous dit-il. Ce principe de mort va-t-il finir par s'épuiser et ouvrir sur autre chose, ou bien est-ce une fatalité ?

Allons-nous avoir le courage d'identifier les racines de la haine et de la guerre pour tenter de remédier aux catastrophes en cours ?, s'interroge Jean-Michel Hirt¹⁸. Le psychisme humain a besoin de parole vraie pour pouvoir faire confiance en la vie, en la rencontre avec l'autre. Dans certaines régions du monde la jeunesse n'a jamais connu la paix, cela donne des êtres humains ne se sentant pas appartenir au monde des humains, comme Olivier Douville le décrit bien dans son article écrit après sa rencontre sur le terrain d'« enfants soldats » au Burkina Faso et au Congo¹⁹. Lacan qui sentait venir ce monde de haine nous a invités plusieurs fois dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse* à nous ouvrir à la pensée chinoise confucéenne, celle de Mengzi (Mencius). Aller puiser dans les archives de la mémoire du monde, de cette civilisation cinq fois millénaire, pourrait nous guider pour faire cheminer la civilisation vers un meilleur vivre ensemble, vers le respect de la dignité humaine dans l'organisation du monde, de façon à pouvoir habiter l'humanité, *Li rén*, comme le disait si justement Confucius. La technique ne pourra pas tout, au risque de voir se développer de plus en plus d'idéologies alternatives. La plus intéressante percée du XXI^e siècle, face au grand défi mondial qui nous attend d'avoir à préserver et approfondir la Démocratie, pourrait advenir, non pas par la technologie, mais par l'approfondissement du concept de ce que signifie être humain.

18. J.-M. Hirt, « Quelques réflexions à partir du massacre d'innocents », *ibid.*, p. 159-161.

19. O. Douville, « De la honte à l'indifférence. Situations d'enfants et d'adolescents sous la guerre, en Afrique », *ibid.*, p. -210.